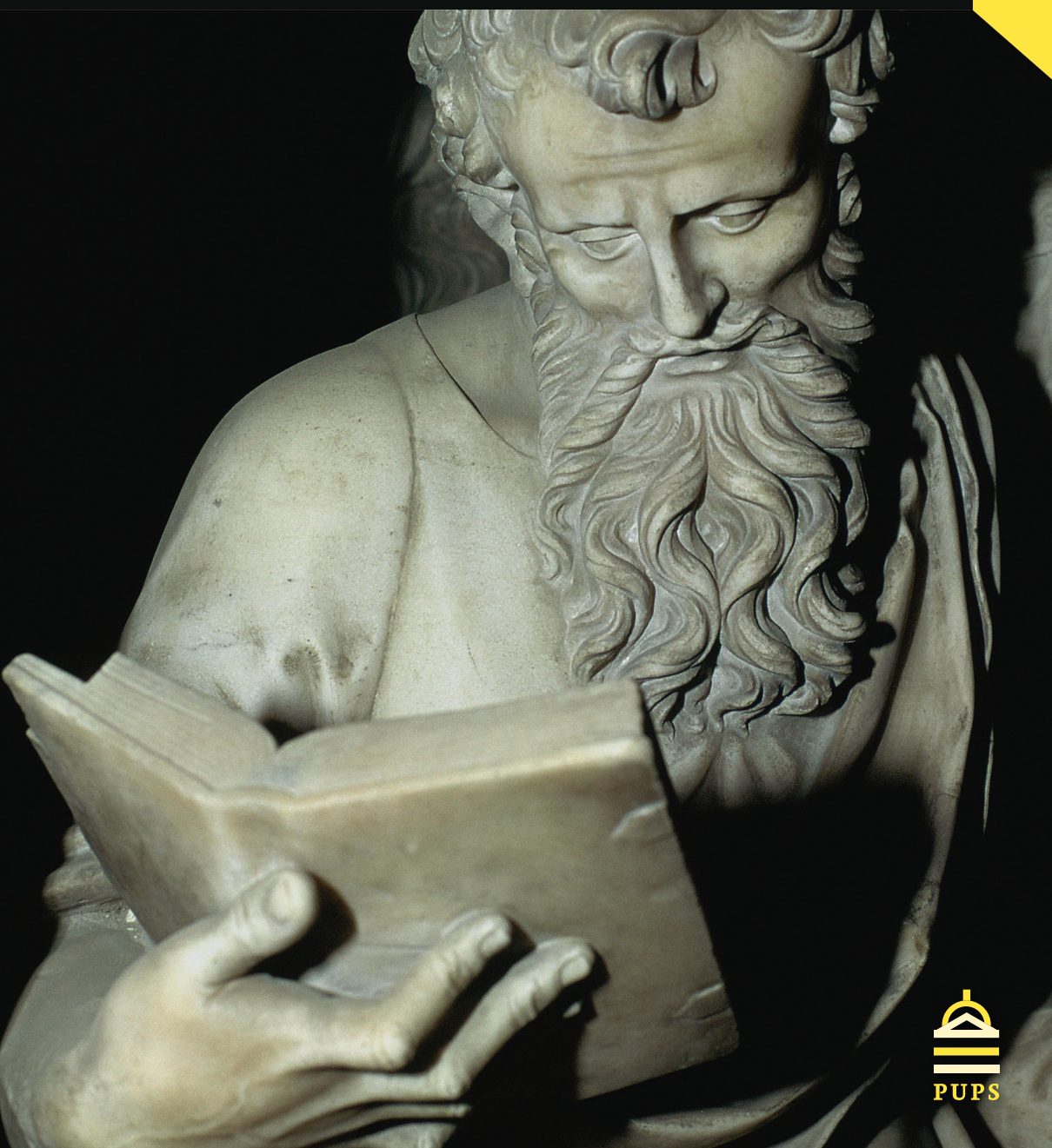


Paris, carrefour culturel autour de 1500

I Flamand – 979-10-231-1647-2

Cahiers V. L. Saulnier | 33



Au temps des guerres d'Italie, Paris fait figure de creuset européen des courants humanistes, comme en témoigne la présence précoce d'Érasme. Qu'ils soient diplomates ou professeurs, imprimeurs ou mécènes, Grecs, Italiens, Flamands, Français ou Espagnols convergent autour de la Sorbonne et des collèges parisiens, mais aussi de la cour. Dans ce contexte international, la capitale du royaume assume un grand rôle intellectuel et littéraire et voit éclore les germes d'une nouvelle culture, grâce à ses élites et à l'apport des nombreux étrangers qui s'y installent ou y séjournent.

Paris forme ainsi l'unité de lieu dont les chapitres de ce volume éclairent les diverses facettes : du rôle de l'Université à celui des réseaux d'amitié liant les différents courants, de l'apport des copistes grecs à celui des imprimeurs humanistes, de la production littéraire en latin à celle en français, du débat autour de la langue hébraïque aux premiers ferments de la Réforme luthérienne. Autant de témoignages essentiels pour saisir la richesse des pistes qui se croisent dans ce *carrefour culturel* depuis l'automne du Moyen Âge jusqu'à la fondation du Collège de France en 1530.

Illustration : Juste de Juste, double tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne : détail, apôtre, marbre, 1516-1531, Basilique de Saint-Denis © Hervé Champollion/akg-images



PARIS, CARREFOUR CULTUREL AUTOUR DE 1500

CENTRE V. L. SAULNIER

Fondateur : Robert Aulotte †

Directeur

Frank Lestringant

Directeur adjoint

Olivier Millet

Membres

Frank Lestringant

Adeline Lionetto

Olivier Millet

Alexandre Tarrête

Marie-Claire Thomine

Conseil

Jean-Claude Arnould

Rosanna Gorris-Camos

Geneviève Guilleminot-Chrétien

Mireille Huchon

Isabelle Pantin

Frédéric Tinguely

Membres honoraires

Claude Blum

Nicole Cazauran

Madeleine Lazard

Cahiers V.L. Saulnier
33

Paris, carrefour culturel autour de 1500

sous la direction d'Olivier Millet & Luigi-Alberto Sanchi



Ouvrage publié avec le concours l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2016

© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN papier : 979-10-231-0523-0

PDF complet : 979-10-231-1644-1

Tirés à part en pdf :

Lestringant – 979-10-231-1645-8

I Verger – 979-10-231-1646-5

I Flamand – 979-10-231-1647-2

I Bénévent – 979-10-231-1648-9

I Katz – 979-10-231-1649-6

I Vanhems – 979-10-231-1650-2

I Tacaille – 979-10-231-1651-9

II Doudet – 979-10-231-1652-6

II Pédeflous – 979-10-231-1653-3

II Menini – 979-10-231-1654-0

II Ferrand – 979-10-231-1655-7

II Kogel – 979-10-231-1656-4

III Fournier – 979-10-231-1657-1

III Lefèvre – 979-10-231-1658-8

III Koopmans – 979-10-231-1659-5

III Galand – 979-10-231-1660-1

III Montorsi – 979-10-231-1661-8

IV Katz – 979-10-231-1662-5

IV Diry – 979-10-231-1663-2

Mise en page Emmanuel Marc Dubois, Issigeac
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

PREMIÈRE PARTIE

Les institutions et les réseaux

LEFÈVRE D'ÉTAPLES ET LE RENOUVEAU DE L'ENSEIGNEMENT UNIVERSITAIRE PARISIEN

Jean-Marie Flamand
CNRS-IRHT, section Humanisme

Avant de devenir l'une des principales figures du mouvement « évangelique » et de la pré-Réforme en France, Jacques Lefèvre d'Étaples a d'abord été un grand professeur à la faculté des Arts de Paris. Ardent pédagogue, travailleur infatigable, il s'est fait connaître à travers toute l'Europe par une activité éditoriale considérable : sa production, qui forme un vaste dédale – véritable défi pour tout historien du livre –, a commencé en 1492 et s'est étendue jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Elle ne compte pas moins de 350 entrées, éditions, émissions ou rééditions, issues non seulement des presses parisiennes, mais de celles de nombreuses villes d'Europe¹. Parmi les nombreuses facettes qu'offre la personnalité de Lefèvre, la moins étudiée est sans doute celle qui correspond à la première partie de son activité, la période où il fut professeur. Au tournant des XV^e et XVI^e siècles, durant les années 1492-1508, Lefèvre enseigna au Cardinal-Lemoine, le collège parisien où il avait lui-même été formé. Pour lui et pour son cercle, ce fut une époque charnière, car les efforts qu'il mena alors « pour réformer l'instruction à la faculté des Arts [...] marquent l'étape critique dans l'adaptation du programme culturel de l'humanisme italien à l'éducation traditionnelle de l'Université de Paris² ». Ajoutons que ce maître, par ses qualités humaines autant que par la nouveauté de son enseignement, a su gagner le respect et l'attachement d'un grand nombre de ses élèves. Nous tenterons d'entrevoir ce que fut cet enseignement, et de décrire (à défaut de pouvoir encore vraiment évaluer) la nature et l'ampleur des nouveautés qu'il a apportées.

1 Lyon, Meaux, Strasbourg, Deventer, Cologne, Fribourg-en-Brisgau, Leipzig, Cracovie, Venise, Alcalá de Henares, Salamanque, Anvers. Voir l'ouvrage fondamental d'Eugene F. Rice, *The Prefatory Epistles of Jacques Lefèvre d'Étaples and Related Texts*, New York, Columbia University Press, 1972 (désormais cité : Rice, suivi de Ep. et du numéro de l'épître). Sous le titre de « Bibliography » (p. 535-568), Rice a dressé une liste des ouvrages édités par Lefèvre. Cette liste, la plus complète à ce jour, comporte 336 titres (parmi lesquels quelques *bis*) et peut certainement encore être accrue. Pour un recentrage et des compléments, voir notre travail sur l'ensemble des textes transmis par Lefèvre d'Étaples, à paraître aux éditions Brepols dans la collection « Europa Humanistica ».

2 *Ibid.*, « Introduction », p. XIII.

C'est sans doute peu avant 1490 (on ignore la date exacte) que Lefèvre a commencé, au sein de la faculté des Arts, un enseignement qui a duré jusqu'à l'automne 1508, soit une vingtaine d'années. Autour de lui s'est constitué, dès le début, un véritable « cercle » : ses fervents élèves ont étroitement coopéré aux éditions de leur maître et puissamment contribué au rayonnement européen de ses idées et de sa méthode. Les plus connus sont Charles de Bovelles, Josse Clichtove, François Vatable, Beatus Rhenanus. C'est d'abord dans ses publications qu'il faut rechercher le reflet de l'enseignement de Lefèvre, en se bornant à la période susdite, puisqu'en 1508, Lefèvre, âgé d'à peu près 50 ans, a délaissé l'enseignement et s'est retiré à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, sous la protection de son ami, l'évêque Guillaume Briçonnet³, pour se consacrer entièrement à de nouvelles tâches éditoriales, au travail intellectuel, aux études sacrées.

30

L'enseignement de Lefèvre a couvert différents domaines que l'évolution des savoirs et les répartitions universitaires d'aujourd'hui tiennent pour bien différents : mathématiques et musique, astronomie et philosophie, toutes disciplines qui, à l'époque de Lefèvre, différaient considérablement de ce que nous connaissons aujourd'hui sous les mêmes noms, non seulement par le contenu, mais aussi par leur statut universitaire. La philosophie alors, il ne faut jamais l'oublier, n'était jamais qu'une modeste *ancilla theologiae*, et ceux qui l'enseignaient à Paris n'avaient ni l'autorité institutionnelle, ni le prestige intellectuel des théologiens. En philosophie, c'est uniquement sur Aristote qu'a porté l'enseignement de Lefèvre. Depuis le XIII^e siècle, la faculté des Arts de Paris avait accordé – au prix de rudes combats – un statut magistral à l'œuvre d'Aristote. Son étude, évidemment tenue pour très inférieure à celle de la théologie à laquelle elle devait seulement servir de préparation, présentait cependant un triple intérêt : Aristote fournissait à tout discours un socle logique fondamental, il offrait aussi les éléments d'une remarquable réflexion éthique, qu'on avait su rendre pleinement compatible avec la religion chrétienne, et il constituait enfin le pilier central de tout enseignement des sciences de la nature. Dans la dédicace de l'*Ars moralis*, qu'il adresse à Germain de Ganay, alors chanoine de Notre-Dame de Paris, le 13 juin 1494, Lefèvre exprime sa vive admiration pour le Stagirite en même temps qu'il expose l'ordre requis pour une lecture méthodique de ses œuvres :

3 Guillaume Briçonnet (1472-1534), abbé de Saint-Germain-des-Prés en 1507 et évêque de Lodève (dès 1489), puis de Meaux (1516), avait été l'élève de Clichtove vers 1486, et peut-être aussi de Lefèvre. C'est à partir de 1520-1521 qu'il fera de Lefèvre son principal collaborateur pour de profondes réformes « évangéliques » et liturgiques, dans le diocèse de Meaux.

[Aristote] a été en logique un raisonneur très subtil, en physique le philosophe de l'univers, en éthique un homme aussi prudent que tourné vers l'action, en politique un expert en droit, en métaphysique un prêtre et un théologien. Par conséquent, ceux qui veulent philosopher suivant un ordre rationnel doivent d'abord être instruits dans la Logique, ensuite se tourner vers l'Éthique, qui est guide et maîtresse de vie heureuse; ayant ainsi purifié leur esprit, ils peuvent s'élever avec bonheur vers la contemplation de la nature et de la divinité, ayant suivi de cette manière les préceptes des platoniciens et des aristotéliens⁴.

C'est d'abord sur la logique d'Aristote qu'a porté l'enseignement de Lefèvre: tout jeune étudiant parisien, dès son arrivée à la faculté des Arts, devait commencer par là. En 1496, Lefèvre publie des *Introductiones logicales*, sortes de condensés – d'une extrême concision – aux divers traités constituant l'*Organon*: il y reprend les petites introductions qu'il a jadis données à ses étudiants débutants, comme un « viatique » destiné à préparer leur esprit à l'étude de toutes les disciplines⁵. Le 27 juin 1500, il publie un *Ars suppositionum*, avec des annotations de son élève Charles de Bovelles: œuvre originale, dans laquelle il s'appuie continuellement sur le texte d'Aristote. Enfin, en 1503, c'est le texte même de l'*Organon* qu'il édite, en traduction latine, éclairé de son propre commentaire qui en suit le déroulement à la lettre. Le titre même de cet ouvrage est un véritable manifeste, qui s'inscrit dans un contexte de combat contre ce qu'il estime un usage corrompu de la logique. Pour Lefèvre, la logique d'Aristote ne doit être qu'un outil, destiné à donner accès à une étude correcte des sciences. Elle ne doit pas servir à se lancer en de stériles disputes, elle exige au contraire qu'on s'en tienne à une attitude intellectuelle modeste; et celle-ci doit conduire à une vie heureuse, car c'est une même voie qui mène aux sciences et aux vertus:

Que les *Livres de logique*, revus d'après les originaux, accompagnés d'un nouveau commentaire littéral, paraissent à la lumière pour seconder heureusement les études, à Paris et dans les autres écoles, et porter secours aux bonnes lettres. Et maintenant, ô jeunes gens, puisez et goûtez aux eaux très pures de l'œuvre

4 *Hec Ars Moralis...* [= *Introductio in Ethicam Aristotelis*], Paris, [Antoine Caillaut], 13 juin 1494 (Rice, ep. 7): « *Fuit namque in Logicis rationalis subtilissimus, in Physicis mundanus philosophus, in Ethicis totus prudens et activus, in Polytcis juris consultus, in Metaphysicis sacerdos atque theologus. Quo fit ut qui rationaliter sunt philosophaturi, prius in suis Logicis sint instituendi; mox ad Ethicam se convertant, quae beatae vitae dux magistraque est; quo purgata jam mente tam ad naturales quam ad divinas evehantur contemplationes, hoc pacto Platonicorum et Aristotelicorum praecepta secuti.* » Nous empruntons dans ce travail, tout en les modifiant parfois légèrement, plusieurs des traductions proposées par Noëlle Balley dans sa remarquable thèse (inédite) de l'École des chartes: « *Autant qu'homme de France* ». *Le rôle de Jacques Lefèvre d'Étapes dans la redécouverte et la diffusion des traductions latines de textes grecs* (Paris, 1490-1525), 1990.

5 Voir Rice, ep. 13, p. 38-39.

d'Aristote comme à la source même, mais évitez les eaux étrangères comme vous éviteriez les marais insalubres de la Sicile. Car toute corruption a envahi les études, depuis qu'on a pris pour guides d'autres que les maîtres, comme si les abeilles suivaient les frelons. Mais maintenant veillez avec plus de soin aux intérêts du savoir. Si vous vous faites les disciples modestes de l'art dialectique, toutes les bonnes disciplines se rétabliront ; et les bonnes disciplines appellent à leur suite l'honnêteté des mœurs, la dignité de la vie et toutes les vertus⁶.

32

Les adversaires qu'il vise, sans les nommer, sont à la fois les tenants de la philosophie de Duns Scot ou scotistes, comme Pierre Tateret, et les logiciens de l'école de Paris, dits « terministes⁷ », comme Thomas Bricot, commentateur de Buridan, pour lesquels l'élucidation critique du langage représente un préalable nécessaire à toute étude scientifique ou philosophique, ce qui – pour Lefèvre – les entraîne en de vaines arguties. Dans une semblable perspective, le 20 novembre 1508, il publie, chez Henri Estienne, la *Dialectica* de Georges de Trébizonde : écrit par un Crétois venu très tôt en Italie, ce manuel de logique, clair et simple, rempli d'exemples tirés des orateurs et des poètes, avait été imprimé à Milan dès 1471. L'édition de Lefèvre connut un grand succès et fut réimprimée quatorze fois.

En second lieu, Lefèvre a enseigné l'éthique d'Aristote : là encore, il n'a fait que suivre une tradition plus que séculaire de l'Université de Paris. En 1494, le

6 « *Libri logicorum Ad archetypos recogniti, cum novis ad litteram commentariis : ad felices primum Parhisorum et communiteraliorum studiorum successus, in lucem prodeant ferantque litteris opem. Nunc ergo, O juvenes ex Aristotelico opere ceu ex proprio fonte purissimas haurite, delibateque aquas. Peregrinas autem tanquam viles lacunas, insalubresque Trinicie lacus, devitate. Omne enim malum studiis inseminatum fere est : quod auctorum litteris dimissis, ipsisque auctoribus : ad vana glossemata sese totos contulere. Et eos qui non essent auctores (ac si apes fucos sequerentur) pro ducibus et delegerunt et secuti sunt. Sed nunc melius studiorum consulite rebus. Si autem dialecticam artem cum modestia suscipitis : consequens est ut bone discipline redeant omnes. Bonas autem disciplinas morum probitas & vite decor, concomitatur omnis, omnisque virtus, quod summopere studiis & optamus & imprecamur. » Voir N. Balley, « Autant qu'homme de France », *op. cit.*, p. 101 ; Augustin Renaudet, *Préréforme et humanisme à Paris pendant les premières guerres d'Italie (1494-1517)* [1953], Genève, Slatkine Reprints, 2011, p. 415 et n. 1 ; et Rice, ep. 27.*

7 On connaît le sévère jugement porté sur les terministes par A. Renaudet, *Préréforme et humanisme à Paris...*, *op. cit.*, p. 64 : « Ainsi se développa [...] dans la décadence générale des ordres et des universités, la dernière école philosophique du Moyen Âge, celle des modernes ou des terministes, dont l'œuvre, si vaine et si stérile, symbolisa pour les humanistes du XVI^e siècle la barbarie et la confusion d'esprit... Pendant un siècle et demi, elle enseigna dans les hautes écoles de l'Europe une science des mots orgueilleuse et vide. » Que ce jugement soit ou non fondé, il faut rappeler que l'« école » terministe ne représentait pas à elle seule toute la logique scolastique, laquelle était, du reste, fort bien connue de Lefèvre et de son cercle, comme on peut le voir à l'exposé remarquablement clair qu'en fait Clichtove dans les *Introductiones logicales* publiées en 1500 (et vingt fois rééditées en un demi siècle) : voir E. J. Ashworth, *Language and Logic in the Post-medieval Period*, Dordrecht/Boston, D. Reidel, 1974, p. 10, et Elizabeth Karger, « Some 15th and early 16th-century Logicians on the Quantification of Categorical Sentences », *Topoi*, vol. 16, 1997, p. 65-76.

13 juin, paraît son *Introduction à l'Éthique à Nicomaque*. À peine trois ans plus tard, le 12 avril 1497, il donne une édition qui illustre sa démarche « pluraliste », puisqu'elle offre à l'étudiant le moyen de comparer trois traductions latines différentes de l'*Éthique à Nicomaque*: *Decem librorum Moralium Aristotelis, tres conuersiones: Prima Argyropili Byzantii, secunda Leonardi Aretini, tertia vero antiqua per capita et numeros conciliate: communi familiarique commentario ad Argyropilum adiecto*. Deux de ces traductions sont l'œuvre d'humanistes qui furent actifs en Italie peu avant Lefèvre: le Toscan Leonardo Bruni et le Grec Jean Argyropoulos; la troisième – dite *antiqua* – est celle de Robert Grosseteste (milieu du XIII^e siècle)⁸. La préférence de Lefèvre pour la traduction d'Argyropoulos est manifeste, puisque c'est à lui que revient la première – et plus importante – partie du livre, la seule qu'il ait annotée. Le 7 mai 1502, Lefèvre publie une *Artificialis introductio per modum Epitomatis in decem libros Ethicorum Aristotelis*, condensé doctrinal que viennent éclairer les commentaires de Josse Clichtove. Enfin, le 5 août 1506, il édite les huit livres des *Politica* d'Aristote avec les *Hecatonomiaie* (un recueil qu'il a lui-même formé de 700 extraits de Platon sur la politique), édition suivie en 1508, le 28 septembre, d'une *Introductiuncula in politica Aristotelis*.

Enfin, Lefèvre a enseigné la physique et la métaphysique d'Aristote: pour lui, tout l'intérêt d'une connaissance scientifique de l'univers, objet de la physique, est de faire découvrir les signes de l'action divine dans le monde sensible. Après la physique, la métaphysique donne accès aux principes mêmes dont dépend ce monde sensible: l'étude d'Aristote doit ainsi servir de guide pour conduire aux réalités divines. En 1492, Lefèvre donne le coup d'envoi à ses *Paraphrases à la philosophie naturelle*, une œuvre qui, réimprimée près d'une trentaine de fois, en tout ou en partie, avec ou sans les commentaires de Clichtove, va rendre son nom célèbre à travers toute l'Europe; le 16 février 1493 a. st. (= 1494 n. st.), son *Introduction à la Métaphysique*, écrite dès 1490, reprend l'essentiel des cours que, depuis quelques années déjà, il avait donnés sur les six premiers livres de la *Métaphysique*. Huit ans plus tard, le 25 mars 1502, paraît une nouvelle édition des *Paraphrases*, augmentée de commentaires explicatifs très clairs dus à Josse Clichtove et d'une épître dédicatoire de celui-ci à Étienne Poncher, alors chancelier de l'Université de Paris⁹. Clichtove partage les vues de Lefèvre sur l'étude de la philosophie naturelle d'Aristote: « Le monde visible n'est qu'un miroir où l'on entrevoit les traits de la majesté divine; l'étude de la physique nous conduit, par la connaissance du monde sensible, à la contemplation céleste¹⁰. »

8 Sur l'histoire de ces traductions, voir les détails que donne Rice, p. 43-45.

9 Rice, ep. 30; voir N. Balley, « *Autant qu'homme de France* », *op. cit.*, p. 108 et p. 372-374.

10 A. Renaudet, *Préréforme et humanisme à Paris...*, *op. cit.*, p. 412.

On notera, pour finir, que Lefèvre n'a rien publié sur ce que nous appelons les traités zoologiques d'Aristote, sans doute parce qu'ils n'entraient pas dans les programmes traditionnels de la faculté des Arts, pas plus que sur la *Rhétorique* ou la *Poétique*. Mais, ces derniers traités mis à part, on voit que c'est pratiquement à la totalité de l'œuvre d'Aristote qu'il s'est intéressé.

Outre les trois branches de la philosophie aristotélicienne (logique, éthique, physique), Lefèvre a enseigné les mathématiques¹¹. À cet enseignement correspond la publication, faite le 22 juillet 1496, chez Higman et Hopyl, d'une *Arithmetica decem libris demonstrata*, suivie d'un traité original de Lefèvre, en quatre livres, intitulé *Elementa musicalia* : c'est le reflet direct de son enseignement en ce domaine. Vient ensuite – dans le même ouvrage – un abrégé de Boèce (*Epitome in libros arithmeticos divi Severini Boetii*) ; et le tout s'achève sur un petit dialogue, écrit sur le mode pythagorien, qui témoigne du goût qu'a toujours eu Lefèvre pour une certaine pédagogie ludique : *Rithmimachie ludus qui et pugna numerorum appellatur* : l'humaniste Charles de Bovelles, neuf ans plus tard, lui dira l'importance qu'a eue ce jeu mathématique pour son progrès dans les études philosophiques¹². L'*Arithmetica* placée en tête de ce livre donne le texte des *Elementa Arithmeticae* de Jordanus Nemorarius¹³, avec des *demonstrationes* de Lefèvre, intercalées dans le texte principal et imprimées en caractères plus petits. C'est ici la première édition imprimée des dix livres de l'arithmétique de Jordanus, ouvrage du milieu du XIII^e siècle, qui, en usage dans certaines Universités, comme Vienne, ne circulait jusqu'alors que sous forme manuscrite. Cet ouvrage, ainsi que Boèce, que Lefèvre présente sous un mode « abrégé » – ce qui veut dire, en réalité, condensé –, embrasse à la fois l'arithmétique opérative, qui porte sur les procédés de calcul, et l'arithmétique spéculative, qui fournit une théorie des nombres. La lecture de Boèce a également servi de support à Lefèvre pour enseigner la théorie des rapports musicaux.

34

11 Lefèvre a notamment enseigné les mathématiques à Guillaume Budé, si l'on en croit le témoignage de Loys Le Roy (dit Regius), *Vita Budaei*, Paris, Jean de Roigny, 1540, p. 11.

12 Lettre de Charles de Bovelles à Lefèvre (de Bruxelles, 8 mai 1505), dans *Philosophice epistole ad varios compluresque viros conscripte* [dans *Liber de intellectu (et alia opera)*, Paris, H. Estienne et Jean Petit, 1510, f. 168v] : « En introduisant l'étude des nombres à travers des jeux préluant aux disciplines arithmétiques, à la manière pythagoricienne, tu t'es montré la cause de l'ensemble de mon progrès philosophique et de mes études dans le domaine des lettres » (« *Tu nempe per introductiones numerorum, per arithmetice discipline preludia, Pythagorico more, totius mei philosophici profectus ac litterarii studii extitisti causa* ») (*Philosophie et perfection de l'homme*, trad. Emmanuel Faye, Paris, Vrin, 1998, p. 77, n. 1).

13 Jordanus Nemorarius (Jourdan Le Forestier, ou Jordan Eberstein) fut sans doute le plus grand « mécanicien » et l'un des plus grands mathématiciens du Moyen Âge : voir Jens Høyrup, « Jordanus de Nemore, 13th century mathematical Innovator: an essay on intellectual context, achievement and failure », *Archive for History of Exact Science*, 38/4, 1988, p. 307-363. Édition critique moderne des *Elementa* : Jordanus de Nemore, *De elementis arithmetice artis. A Medieval Treatise on Number Theory*, éd. H. L. L. Busard, Stuttgart, Steiner, 1991, 2 vol.

Enfin, Lefèvre a enseigné aussi l'astronomie : c'était l'une des disciplines du *quadrivium*, l'ensemble des quatre sciences mathématiques de la théorie antique, avec l'arithmétique, la musique et la géométrie. Le 12 février 1494 a. st. (1495 n. st.), J. Higman pour W. Hopyl publie la *Sphère* de Jean de Sacrobosco, avec des annotations de Lefèvre : plus de quinze rééditions suivront, jusqu'au milieu du XVI^e siècle. Depuis la fin du XIII^e siècle, ce manuel scolaire fondé sur la cosmologie aristotélicienne enseignait le géocentrisme et la théorie du cosmos constitué de sphères concentriques ; il était connu partout en Occident. Le 1^{er} septembre 1500, Lefèvre publie une nouvelle édition de Sacrobosco, enrichie de la *Géométrie* d'Euclide, dans la traduction de Boèce, et de l'*Anulus astronomicus* de Bonet de Lates. Ce dernier texte témoigne de l'intérêt qu'a toujours manifesté Lefèvre pour les innovations : le médecin-astronome juif du pape Alexandre VI, Jacob ben Emmanuel, dit Bonet de Lates, que Lefèvre avait pu rencontrer à Rome en 1500, venait de lui apprendre l'usage de cet anneau astronomique, « instrument servant à mesurer la hauteur du soleil sur l'horizon¹⁴ ».

On ne saurait passer sous silence d'autres publications importantes réalisées par Lefèvre entre 1492 et 1508. Toutes témoignent de l'esprit profondément religieux de Lefèvre, mais elles ne correspondent à aucun enseignement à la faculté des Arts : Hermès Trismégiste (le fameux *Pimander*), le 31 juillet 1494, suivi d'une nouvelle édition modifiée en 1505 ; le 18 août 1498, Athénagoras, Xénocrate et la *Cebetis Tabula* ; le 6 février 1498 a. st. (1499 n. st.), Denys l'Aréopagite, publié dans la traduction latine d'Ambrogio Traversari (mort en 1439) sous le titre *Theologia vivificans, cibus solidus*¹⁵ ; le 6 avril 1499, les *Contemplations* de Raymond Lulle ; et le 15 avril 1507, Lefèvre publie le *De fide orthodoxa* de Jean Damascène, dans une traduction qu'il a lui-même revue en la confrontant au texte grec.

LES INNOVATIONS DE LEFÈVRE

On peut affirmer que le contexte parisien dans lequel se situe l'enseignement de Lefèvre se caractérise avant tout par une grande lassitude devant la scolastique, dont témoigne, par exemple, une lettre de Robert Gaguin, le célèbre Trinitaire humaniste, adressée au carme érudit Arnold de Bost, du 30 janvier 1490 a. st. (1491 n. st.). Gaguin se désole devant la vacuité de la science traditionnelle :

Il n'y a qu'un seul style pour tous, une même façon d'écrire, celle qu'ont introduite, depuis plus de deux cents cinquante ans, ceux qu'on appelle *les*

¹⁴ Voir A. Renaudet, *Préréforme et humanisme à Paris...*, op. cit., p. 392.

¹⁵ Allusion à la *sterea trophè* de l'Épître aux Hébreux, v, 12-14.

auteurs de questions, au grand préjudice de l'étude des lettres. Supprimez de leurs épais ouvrages les mots « puisque », « après que », « comme », « par conséquent », « en outre », « mais au contraire », « réponse », « solution » et autres semblables : leurs livres énormes deviendront bien légers. Et malgré cela, nos compatriotes s'y attachent et s'y engourdissent, soit qu'ils se contentent de leur façon de rédiger, soit qu'ils n'osent se dresser contre eux en écrivant dans un style plus élégant¹⁶.

36

Face à cette scolastique vieillissante, qu'il juge improductive, Lefèvre est de ceux qui se tournent avec enthousiasme vers l'exemple italien. Il sait qu'à Padoue et à Venise, ainsi qu'à Florence, l'enseignement d'Aristote a été renouvelé par des philologues qui, bons connaisseurs de la langue grecque, ont eu directement accès aux textes et en ont tiré une nouvelle et bien plus stimulante compréhension du philosophe. À son tour, il veut prendre part à ce renouvellement ; il est encouragé à entreprendre une œuvre de restauration d'Aristote par tout un milieu parisien : regroupés autour de protecteurs comme Jean et Germain de Ganay, on y trouve des Italiens comme le poète Fausto Andrelini, l'architecte Fra Giocondo de Vérone, l'historien Paul-Émile, des Grecs comme Janus Lascaris et Georges Hermonyme et, naturellement, l'ardent défenseur des études grecques en France : Guillaume Budé¹⁷. Lefèvre fait donc un premier voyage en Italie en 1491-1492, afin de s'initier à la méthode des professeurs italiens : à Rome il rencontre Ermolao Barbaro et à Florence, Pic de la Mirandole¹⁸. Dès son retour à Paris, dans ses publications comme dans ses cours, Lefèvre délaisse les anciennes traductions latines d'Aristote pour celles qu'ont récemment réalisées les humanistes d'Italie. À Florence, on lui a confié un exemplaire de la traduction de la *Métaphysique* faite par Bessarion : il va la faire imprimer en octobre 1515. Ce sont ces traductions nouvelles, bien plus proches du texte grec, qu'il utilise pour ses cours, qu'il commente et va diffuser.

16 *Epistulae et Orationes R. Gaguini*, éd. Louis Thuasne, Paris, É. Bouillon, t. I, 1903, p. 338 [lettre 51] : « *Est unus omnium stilus, eadem scribendi forma, quam ii qui questionarii appellantur paulo magis supra ducentos quinquaginta annos magno litterarum detrimento invexerunt ; a quorum creberrimis scriptis si hec vocabula : quoniam, postquam, cum, consequenter, preterea, sed contra, in contrarium, responsio, solutio, et huiusmodi apud illos passim redundantia decusseris, ex immani fiet liber brevissimus. Et hec quanquam ita sunt, herent tamen nostrates et torpescunt, illorum vel scriptionibus contenti, vel timidi comptiore stilo assurgere scribendo* » (trad. légèrement retouchée de N. Balley, « *Autant qu'homme de France* », *op. cit.*, p. 82 ; voir aussi A. Renaudet, *Préréforme et humanisme à Paris...*, *op. cit.*, p. 135). Dans l'expression « *magno litterarum detrimento* », le mot *litterae* doit être entendu un sens large, cette étude des « lettres » est tout autant l'étude des sciences et des mathématiques.

17 Voir la préface à l'*Organon* (texte cité par N. Balley, « *Autant qu'homme de France* », *op. cit.*, p. 61-62) ; A. Renaudet, *Préréforme et humanisme à Paris...*, *op. cit.*, p. 416.

18 *Ibid.*, p. 135-136.

Mais c'est surtout par sa méthode que Lefèvre va innover : pour aborder les textes, au lieu de procéder par *quaestiones* ou *dubitationes*, comme c'était l'usage médiéval traditionnel, il propose des « paraphrases », des « introductions » et des « épitomés ». Il importe de bien saisir ce que recouvrent exactement ces termes. Les *paraphrases* consistent à reformuler la pensée d'Aristote, en évitant à dessein les méandres de la démarche heuristique du philosophe¹⁹ : elles en raccourcissent le texte, en faisant notamment l'économie de certaines démonstrations. Cette reformulation peut entraîner parfois des changements dans l'ordre de l'exposé aristotélicien, mais elle se veut avant tout fidèle à sa pensée et plus accessible aux débutants. Son disciple Josse Clichtove, passé maître, lui aussi, en l'art de la paraphrase, en donne une définition :

Une paraphrase est l'exposé, rendu plus clair et facile, d'un ouvrage, tout en respectant la pensée de l'auteur. On appelle *paraphraste* celui qui rend l'œuvre d'autrui plus ouverte et plus évidente, sans en modifier le sens, car il compose une paraphrase de cet auteur. La présente édition est dite *Paraphrase de la Physique* à juste titre, puisqu'elle contient une explication plus claire de toute la philosophie naturelle sans jamais s'écarter de l'esprit d'Aristote, bien que l'ordre d'exposition n'ait pas constamment été suivi, surtout pour les démonstrations, qu'Aristote a présentées dans l'ordre des lettres grecques – c'est en cette langue qu'il a écrit la *Physique*. Or, dans le présent ouvrage, on a plutôt gardé l'ordre de l'alphabet latin, assez différent de celui du grec, car il est mieux connu des Latins et plus présent à leur esprit²⁰.

Les *introductions* sont des condensés, extrêmement ramassés, de chacune des œuvres d'Aristote, que les étudiants – dès leur arrivée au collège du Cardinal-Lemoine – doivent apprendre par cœur : Lefèvre les présente comme une « intelligence rudimentaire » (« *rudis Minerva* »), point de départ indispensable pour accéder au but qui est d'atteindre la « juste compréhension » (« *sana intelligentia* ») d'Aristote. Par souci pédagogique, il a parfois donné à ces

19 Voir Guy Bedouelle, « Les paraphrases "pédagogiques" de Lefèvre d'Étapes », dans Véronique Ferrer et Anne Mantero (dir.), *Les Paraphrases bibliques aux XVI^e et XVII^e siècles*, Genève, Droz, 2006, p. 37-43.

20 Définition de la paraphrase par Josse Clichtove, dans *Totius philosophiae naturalis paraphrases*, Paris, W. Hopyl, 25 mars 1501 a. st. (1502 n. st.) ; Rice, ep. 3, p. 12-13 (nous traduisons) : « *Paraphrasis est alicuius operis servata ipsius auctoris sententia clarior atque facilius expositio. Et qui opus alterius non mutata eius intelligentia patentius dilucidiusque reddit, paraphrastes dicitur, quod in eum auctorem paraphrasim componat. Recte igitur praesens editio physica paraphrasis dicitur, quia totius philosophiae naturalis manifestiorem continet explanationem, ab Aristotelis mente neutiquam discedentem, etsi non idem prorsus ordo semper observatus fuerit, praesertim in demonstrationibus, quas Aristoteles Graecarum litterarum ordine (quod eo sermone Physicam ediderit) contexit. In praesenti vero opere Latinarum litterarum ordo, a Graecarum serie haud parum dissidens, potius servatur, quod is et notior Latinis et promptior habeatur.* »

introductions la forme d'un dialogue : il parle alors de « dialogue introductif ». Enfin, les « épitomés » (« *compendiosa epitome* ») sont aussi des raccourcis, où ont été sélectionnés les points principaux de la doctrine afin d'en faciliter la mémorisation. Ces trois types d'instruments doivent être utilisés comme une « carte marine », qui permettra de naviguer sans se perdre à travers l'océan que représente l'œuvre très vaste d'Aristote.

Lefèvre a cependant publié aussi des « commentaires », mais seulement sur les *Éthiques*, les *Économiques* et les *Politiques*. Ces commentaires sont de deux sortes : les *scholia* ou *notae* et le *commentarius ad litteram*. Ce dernier consiste à diviser les chapitres en conclusions, séquences, définitions, corollaires, et Lefèvre n'a usé de ce procédé traditionnel que pour « permettre aux étudiants de Paris de reconnaître leur manière habituelle de philosopher »²¹. Quant aux *scholia*, qu'il appelle aussi *litteraria expositio*, ce sont des explications lexicales qui portent sur la signification des mots et des phrases, assorties d'exemples tirés des historiens et des poètes. Par ses *scholia* et son *commentarius*, Lefèvre s'emploie à éclairer les réalités sur lesquelles se fonde le texte, en se rattachant continuellement à une base solide et concrète : il ne s'agit pas pour lui d'examiner la structure logique du texte, ni d'en discuter les ingénieux raisonnements, encore moins d'en mettre à l'épreuve la cohérence formelle.

38

LE CAHIER DE BEATUS RHENANUS (SÉLESTAT, BIBLIOTHÈQUE HUMANISTE, MS. 58)

Il faut encore signaler un document exceptionnel, qui nous donne un aperçu direct de ce que fut l'enseignement de Lefèvre et nous place au cœur même des cours donnés au Cardinal-Lemoine : c'est le cahier contenant les notes d'étudiant prises par le grand humaniste alsacien Beatus Rhenanus en 1503-1504²². À cette date, Lefèvre a fait un cours sur la logique et la physique

21 Lefèvre à Jean de Rély, Préface à son commentaire sur l'*Éthique à Nicomaque* [ca 12 avril 1497], Rice, ep. 14, p. 43 : « [...] j'ai divisé le commentaire en "conclusions", "divisions", "définitions", "corollaires" et autres termes semblables, afin que les Parisiens reconnaissent leur mode habituel de philosopher : c'est pour leur être utiles que ces travaux [...] ont été mis à la disposition des étudiants » (« [...] *commentarium conclusionibus, divisionibus, diffinitionibus, correlariis et consimilibus distinxit, quo Parisienses suum philosophandi modum recognoscant, ad quorum utilitatem haec evigilata [...] transmissa sunt ad studiosos* »).

22 N'ayant pu faire jusqu'à présent qu'un examen trop rapide de ce cahier, je prends largement appui sur le chapitre qui lui est consacré dans la thèse de N. Balley, « *Autant qu'homme de France* », op. cit., p. 182-199. Sur le ms. 58 de Sélestat, voir aussi Emmanuel Faye, « Beatus Rhenanus, lecteur et étudiant de Charles de Bovelles », *Annuaire des Amis de la Bibliothèque humaniste de Sélestat*, vol. 45, 1995, p. 119-138, et E. Faye et James Hirstein, « *Metaphysica collecta*. Un cours de métaphysique fabriste pris en note par Beatus Rhenanus », dans Paul J. J. M. Bakker (dir.), *Chemins de la pensée médiévale. Études offertes à Zenon Kaluza*, Turnhout, Brepols, 2002, p. 169-191.

d'Aristote²³. Ce manuscrit, conservé à la Bibliothèque humaniste de Sélestat sous la cote ms. 58, est un gros cahier in-4° de 216 folios, dont beaucoup sont restés blancs : à peine le tiers des feuillets a été utilisé. L'ouvrage est en mauvais état de conservation, il comporte notamment des dégâts dus à des mouillures. Au f. 163v et au f. 206v figurent des marques de possession de Beatus²⁴. Le cahier commence (f. 7) par une introduction biographique sur l'auteur, Lefèvre se montrant ainsi fidèle à la tradition médiévale des *accessus ad auctorem*²⁵ :

Aristote et Parménide sont les premiers philosophes qui aient mené à sa perfection la dialectique. En effet, Aristote a été appelé ainsi à cause de la constance et de la multitude de ses vertus. Car il s'appelle Aristote de *aris*, qui veut dire vertu, et *sto, stas*, ce qui veut dire à peu près "constant dans la vertu". Et il est vrai qu'Aristote cultivait grandement les vertus. C'est pourquoi il fut appelé Aristote, car, bien sûr, ce nom eût pu convenir à beaucoup, mais c'est à lui seul qu'il convient par antonomase, car il aima la vertu plus que tous les autres²⁶.

Lefèvre poursuit cette ouverture biographique en affirmant qu'Aristote se recommande aussi, parmi tous les philosophes antiques, par l'étendue universelle de son savoir. Ce cahier nous apprend qu'en 1503, Lefèvre expliquait l'*Isagoge* de Porphyre (f. 9 et 36-41), les *Priores Analytici* (f. 48 et 58-60v), les *Posteriores Analytici* (f. 93 et 103-113v), les *Topiques* (f. 120-122) et les *Elenchi* (f. 123-130), ainsi que la *Physique* (f. 147-159, 164v, 168v, 172v-183) et le *De anima* (f. 195-206). On peut supposer, au vu des nombreuses pages laissées blanches entre les différentes sections, que plusieurs livres étaient étudiés dans la même période de temps. L'*Isagoge*, étant une introduction à la logique d'Aristote, bénéficia de commentaires plus fournis. La méthode suivie par Lefèvre pour chacun des livres étudiés est toujours la même : après avoir d'abord donné un bref résumé de chaque chapitre, il examine ensuite quelques questions extraites de l'ouvrage²⁷ et fournit enfin une série de définitions qui reprennent les thèmes principaux du traité, développant explicitement ce qu'avaient présenté, sous forme condensée,

23 Beatus Rhenanus partit pour Paris le 25 avril 1503 ; il y arriva le 9 mai (Renaudet, *Préréforme et humanisme à Paris...*, *op. cit.*, p. 423).

24 Voir f. 163v : « Ce cours d'introduction à la *Physique* d'Aristote a été donné à Paris, au Cardinal-Lemoine, et la prise de notes a été faite par moi, Beatus Rhinow [Rhenanus] (« *Parrhisiis in Cardinali Monacho hec in physicen Aristotelicam introductio lecta est et a me Beato Rhinow litteris mandata* ») ; f. 206v : « *Parrhisiis : Anno : 1504. Cardī : Mo :* ».

25 Voir Edwin A. Quain, « The Medieval *Accessus ad auctores* », *Traditio*, vol. 3, 1945, p. 215-264.

26 Trad. N. Balley, « *Autant qu'homme de France* », *op. cit.*, p. 185.

27 Ces questions peuvent se présenter soit sous la forme traditionnelle des *quaestiones* (voir N. Balley, « *Autant qu'homme de France* », *op. cit.*, p. 187, qui en donne deux exemples), soit, selon une habitude chère à Lefèvre, comme une série de *regulae* extraites du livre étudié (f. 108v-113v).

les *introductiones* imprimées. Ainsi, pour l'*Isagoge*, Lefèvre résume le texte sur les notions aristotéliennes suivantes : « les prédicables » (« *de predicabilibus* ») ; « la différence » (« *de differentia* ») ; « le propre » (« *de proprio* ») ; « l'accident » (« *de accidente* »). Pour la *Physique*, il définit les termes « premier cercle » (« *primus circulus* »), « nature » (« *natura* »), « matière » (« *materia* »), « changement » (« *transmutatio* »), « mouvement » (« *motus* »), « forme » (« *forma* ») et « cause » (« *causa* ») au f. 147 ; « génération des minéraux » (« *generatio mineralis* ») et « corruption des minéraux » (« *corruptio mineralis* ») au f. 150v et il traite ensuite plus longuement « de l'infini » (« *de infinito* », f. 153) ; « du lieu » (« *de loco* », f. 156²⁸) ; « du vide » (« *de vacuo* », f. 157v) ; « du temps » (« *de tempore* », f. 159).

Le cahier de Beatus Rhenanus contient enfin des *collectanea*, « remarques de détail au fil de la lecture », que Noëlle Balley répartit en trois catégories principales : (a) mises au point sur des questions de doctrine ; (b) explications sur le platonisme et (c) présentation des thèses des nominalistes et des réalistes. Sur ces deux derniers points, on constate que Lefèvre a largement fait place, dans ses cours, aux théories platoniciennes, et qu'il insistait sur leurs divergences avec celles d'Aristote. On observe aussi qu'il faisait constamment allusion au grand débat entre réalistes et nominalistes, bien plus que dans ses commentaires imprimés, et qu'il ne cachait pas alors ses préférences pour les nominalistes. N. Balley estime finalement que « le cahier de Beatus Rhenanus donne une bonne idée de la manière dont Lefèvre devait mener ses classes : apprentissage dans les *introductiones*, lecture suivie de textes, commentaires au fil de la lecture, en complément d'un manuel de base – en l'occurrence le corpus aristotélicien du maître, édition, paraphrase, introduction, et commentaire – et résumés des questions les plus difficiles, certainement pris sous la dictée²⁹ ».

LA « MÉTHODE » DE LEFÈVRE : SES ORIGINES, SON ORIENTATION

L'influence des humanistes italiens sur Lefèvre a fait naguère l'objet d'une étude spécifique de Eckhard Kessler, qui s'est employé à suivre la filiation de ce

²⁸ Pour le traitement que donne Lefèvre de la notion « *de loco* », voir *ibid.*, p. 188-190, qui compare ce long traitement avec ce que disent sur le même thème d'une part Aristote [*Physique*, IV, 208a,27 – 213a,11], d'autre part Lefèvre lui-même, de façon bien plus concise, dans son *Introductio in Aristotelis naturalem philosophiam*. N. Balley conclut : « On voit comment, sur un texte d'Aristote comme toujours très abstrait, et très difficile pour des débutants, Lefèvre après la mise au point nécessaire des définitions élémentaires dans les *Introductiones* présente à ses étudiants des applications concrètes de ces définitions ; il ne situe pas, comme Aristote, le débat sur le lieu à un niveau spéculatif, mais trace pour des jeunes gens un tableau concret de l'univers, réservant les commentaires du texte même d'Aristote aux lecteurs de son édition. Le cours tient donc le rôle intermédiaire entre l'*introductio*, que les étudiants, sur les conseils donnés dans la préface, ont apprise par cœur, et le commentaire. »

²⁹ *ibid.*, p. 199.

qu'il appelle « l'entreprise de Lefèvre » en plusieurs étapes déterminantes³⁰ : cette étude, stimulante dans ses analyses, l'a conduit cependant à des conclusions plus discutables. Pour ce qui est de l'enseignement d'Aristote, elle prend pour point de départ Ermolao Barbaro (1454-1493), le remarquable philologue que Lefèvre était allé voir en Italie : Barbaro avait traduit les *Paraphrases sur Aristote* de Thémistius et enseigné Aristote à partir du texte grec, durant plusieurs années, à Padoue ; il avait même prétendu expliquer toute l'œuvre du Stagirite – dans son ensemble et jusqu'au moindre détail – en trois ou quatre années, aux jeunes patriciens qu'il recevait à Venise en son palais de la Giudecca. Sa méthode paraphrastique avait pour ambition d'expliquer « les choses et les mots » (« *res et verba* »). De Venise, on passe à Florence pour examiner le cas d'un autre philologue exceptionnel : Ange Politien (1454-1494), que Lefèvre n'a pas rencontré lors de son voyage en Italie, mais qui, à la fin de sa brève carrière, s'est tourné vers l'enseignement d'Aristote. Kessler insiste sur l'aspect *dérangeant* de l'enseignement de Politien, qui s'est opposé au savoir établi institutionnel : dans la *Lamia*, qui est une *praelectio*, une leçon publique sur les *Premiers Analytiques* d'Aristote³¹, Politien revendique avec véhémence son aptitude à enseigner Aristote, qui lui était contestée par les philosophes patentés du *Studio* de Florence. C'est qu'il adopte, comme l'avait fait Barbaro à Venise, une façon nouvelle d'aborder Aristote : sa méthode n'est autre que celle des grammairiens, et Politien, fort d'une prodigieuse érudition, la revendique fièrement en dépit du peu de considération dont pouvaient alors jouir les grammairiens. Pour trouver la source ultime qui permet de comprendre la démarche de ces deux philologues, il faut remonter au grand pédagogue Guarino Veronese, dit en français Guérin de Vérone (1374-1460), dont le fils Battista (1435-1503) a décrit la méthode paternelle d'approche grammaticale des textes, dans son traité de méthodologie *De ordine docendi ac studendi*³². Cette méthode vise à saisir d'abord le sens des mots et à éclairer la réalité des faits, afin de comprendre – et

30 Eckhard Kessler, « Introducing Aristotle to the Sixteenth Century : the Lefèvre enterprise », dans Constance Blackwell et Sachiko Kusukawa (dir.), *Philosophy in the Sixteenth and Seventeenth Centuries. Conversations with Aristotle*, Aldershot, Ashgate, 1999, p. 1-21.

31 Édition critique moderne : Angelo Poliziano, *Lamia. Praelectio in Priora Aristotelis Analytica*, éd. Ari Wesseling, Leiden, Brill, 1986. Voir aussi Christopher S. Celenza (dir.), *Angelo Poliziano's Lamia : Text, Translation and Introductory Studies*, Leiden, Brill, 2010.

32 Sur Guarino Veronese, voir Anthony Grafton et Lisa Jardine, *From Humanism to the Humanities*, London, Duckworth, 1986, p. 1-28 (chap. 1 : « The school of Guarino: Ideals and Practice »). Le traité de son fils Battista Guarino, *De modo et ordine docendi ac studendi*, fut écrit à Ferrare en 1459 et imprimé deux fois en cette ville en 1474 (réédition à Heidelberg, en 1489). Éditions modernes par Eugenio Garin, dans *Il pensiero pedagogico dell'Umanesimo*, Firenze, Sansoni, 1958, p. 434-471 ; par Craig W. Kallendorf, dans *Humanist Educational Treatises*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2002, p. 260-309 ; par Luigi Piacente, dans *Battista Guarini. La didattica del greco e del latino. De ordine docendi ac studendi e altri scritti*, Bari, Edipuglia, 2002, p. 26-71 (texte latin et traduction en italien).

seulement à partir de cette base – les idées d’un auteur : la démarche repose sur un préalable non plus logique, mais lexical.

42 L’enseignement médiéval traditionnel, on le sait, n’accordait à la grammaire qu’un statut élémentaire, préparatoire à la logique et à la dialectique : aussi, au xv^e siècle, la grammaire était-elle toujours restée extérieure à la philosophie. Selon Kessler, avec le programme de Guarino, qu’ont suivi – consciemment ou non – Barbaro et Politien, tout va s’inverser. « Il se peut que ce soit seulement en raison de la piètre estime en laquelle était tenue la grammaire dans le monde académique que, à la différence des disciplines plus hautes, celle-ci ait été remise aux mains des humanistes envahisseurs : ce fait semble bien avoir été décisif pour l’influence des humanistes sur la vie académique³³ ». Car dans le même temps, les grammairiens humanistes ont étendu le champ de leur discipline : au pur enseignement de la grammaire latine élémentaire (morphologie et syntaxe : la partie dite « méthodique »), ils ont ajouté la lecture de textes classiques en cette langue, ce que Quintilien appelait la partie « historique » de la grammaire³⁴. Leurs étudiants n’ayant pas encore reçu de formation à la logique, ces grammairiens ont dû inventer une manière nouvelle, bien différente, d’aborder la lecture des textes. Ce qu’ils ont pris en considération n’a donc été ni la structure argumentative, ni le caractère non contradictoire d’un texte : c’est ce que montre le *De ordine docendi ac studendi* de Battista Guarino. À Ferrare, dans l’école du grand pédagogue qu’avait été son père, l’étude des textes était centrée sur l’explication du sens des mots et des phrases ; elle « devait en extraire les plus mémorables et les plus remarquables, rassembler les termes choisis sous certaines rubriques générales, tout cela en vue d’acquérir une “pleine connaissance de la réalité” (“*perfecta rerum noticia*”) afin de mettre la matière dans une forme parfaite pour la confier à la mémoire et la conserver à disposition pour toutes sortes d’usages possibles³⁵ ».

Guarino aurait ainsi inventé un « mode déconstructif de lecture », applicable aux historiens, aux poètes, aux orateurs, aux compilateurs d’encyclopédies comme Pline ou Aulu-Gelle. À sa suite, Barbaro et Politien ont usé d’une semblable méthode pour leur lecture d’Aristote : ils ont entrepris de réduire l’argumentation du philosophe à des « points principaux », qu’ils ont recueillis

33 E. Kessler, « Introducing Aristotle... », art. cit., p. 9.

34 B. Guarino, *De ratione docendi*, 4 (Piacente, éd. cit., p. 35) : « Il y a deux parties dans la grammaire : l’une, dite “méthodique”, est celle qui expose de brèves formules, c’est-à-dire des “méthodes”, à propos de toutes les parties du discours ; l’autre, dite “historique”, est celle qui traite en détail d’histoires et d’événements qui ont eu lieu » (« *Grammaticae autem duae partes sunt, quarum alteram methodicen, quae breves omnium orationis partium formulas, id est μεθόδους declarat; alteram historicen, quae historias et res gestas pertractat, appellant* »). Ce passage fait allusion à Quintilien, *Inst. Or.* I, 9, 1. Le texte des *Institutiones Oratoriae* avait été redécouvert en 1416 à Saint-Gall par Poggio Bracciolini.

35 E. Kessler, « Introducing Aristotle... », art. cit., p. 10.

dans des *compendia*, résumés utiles pour la mémorisation. Ce faisant, ils ont transféré cette méthode de lecture grammaticale à Aristote, rendant ainsi son texte utilisable comme source de multiples aspects du savoir, une source disponible en vue d'atteindre les fins les plus diverses³⁶. Parvenu à ce point, il ne reste plus qu'à placer Lefèvre dans la droite ligne de Barbaro et de Politien : ses *commentaires*, ses *paraphrases* et ses *introductions* auraient purement et simplement appliqué la méthode grammaticale de lecture à Aristote. La seule différence, pour Kessler, c'est que la méthode utilisée par les humanistes italiens à l'égard de tel ou tel écrit d'Aristote a été étendue par Lefèvre de façon systématique à l'ensemble du corpus aristotélicien.

L'abandon de la lecture logiciste des scolastiques au profit d'une lecture grammaticale a conduit les humanistes à un tout autre rapport au texte : telle est l'idée-force de Kessler. Il place lui-même son analyse dans la lignée des réflexions de Remigio Sabbadini, qui déjà en 1922 avait montré, à partir du *De ordine docendi* de Battista Guarino, l'importance qu'avaient eue les méthodes de Guarino Veronese dans le renouvellement de la lecture des textes³⁷. On sait que, traditionnellement, la grammaire – qu'elle fût scolastique ou humaniste – s'occupait d'abord de traiter des faits de morphologie et de syntaxe ; on a vu qu'avec leur nouveau mode de lecture, les humanistes avaient élargi leur champ d'action par l'adjonction d'une seconde partie, dite « grammaire historique », englobant la lecture critique de toutes sortes de textes, qu'il s'agisse de poésie, de mythologie, d'histoire ou de philosophie morale. Avec la redécouverte des *Institutions oratoires* de Quintilien, ce type de lecture, tourné pour une grande part vers l'enseignement de la rhétorique, a pris son essor : ce puissant levier a permis de mettre en valeur l'éloquence, opposée à la « barbarie » latine du Moyen Âge. À ne retenir que quelques passages pertinents du *De ordine docendi*, on pourrait résumer la méthode humaniste de Guarino en trois actes : il s'agit d'abord, de soumettre les mots du texte à une analyse philologico-historique, afin d'éclairer le sens littéral de chaque passage ; ensuite de sélectionner, parmi ceux qui ont été élucidés, une série de termes et de propositions remarquables ; enfin, d'utiliser ces termes à des fins qui peuvent être étrangères au texte de base, ce qui va permettre à l'orateur de faire montre de ses qualités.

36 E. Kessler, « La lecture comme acte d'innovation : le cas de la grammaire humaniste », dans F. Mariani Zini (dir.), *Penser entre les lignes. Philologie et philosophie au Quattrocento*, Lille, Presses du Septentrion, 2001, p. 26 : « Le programme de lecture grammaticale, que [les humanistes] avaient développé à partir de la tradition de la rhétorique et généralisé à l'ensemble de l'enseignement élémentaire, rencontra manifestement un grand succès à la fin du Moyen Âge : bien qu'il trouvât son origine dans une science spécialisée [à savoir la rhétorique], il parvint à supplanter la méthode universelle de la philosophie et de la science scolastiques, alors dominantes. »

37 R. Sabbadini, *Il metodo degli umanisti*, Firenze, Le Monnier, 1922.

À supposer qu'on admette la validité de cette brillante analyse, à quelles conséquences va conduire cette « déconstruction » du mode de lecture scolastique ? Il me semble impossible de faire l'économie de la question suivante : dans quelle mesure cette méthode a-t-elle effectivement correspondu aux divers enseignements donnés par tel ou tel humaniste, en l'occurrence à la pratique éditoriale et à la démarche pédagogique de Lefèvre ? Hélas, dès le début de l'enquête qu'il a menée sur « l'entreprise de Lefèvre », Kessler annonce qu'il exclut de son propos l'examen de sa méthode d'enseignement et de sa façon de comprendre Aristote³⁸. Notre étude étant, au contraire, centrée sur Lefèvre professeur, il nous sera difficile de le suivre dans les conséquences auxquelles conduit son analyse.

44

La première conséquence est la perte de la position souveraine qu'avait Aristote dans le cadre de la scolastique. Jusqu'alors, ses livres, considérés comme renfermant, à eux seuls, l'essence de tout savoir, étaient censés « donner une image conceptuelle de l'être véritable des choses³⁹ » : leur lecture était identifiée au déchiffrement de la réalité elle-même. Avec une lecture de type grammatical, le texte, n'étant plus étudié pour sa structure argumentative ni pour son ordre constitutif, se trouve réduit à ne plus refléter qu'une multiplicité d'expériences et renvoie à la contingence de la réalité⁴⁰. C'est ainsi qu'Aristote, n'étant plus *le* philosophe, va désormais prendre place dans une vision pluraliste et apparaître comme *un* philosophe parmi d'autres. Assurément, cette « relativisation » ou cette perte de la position d'autorité que la scolastique parisienne avait conférée à Aristote est un fait indéniable dans l'histoire de la philosophie ; mais ce fait s'est produit de façon lente, différenciée et très progressive. Sans doute peut-il trouver une explication partielle dans les effets de la lecture introduite par Lefèvre ; mais un tel recul ne saurait s'expliquer seulement par le nouveau type de lecture, il est dû aussi à bien d'autres facteurs, et notamment à l'apparition de nouveaux auteurs, à l'extension et à la diversité des auteurs et des textes – pas seulement philosophiques – désormais étudiés par les humanistes. Dans le contexte parisien, à l'époque qui nous intéresse, la perte d'autorité dont a pu pâtir la

38 E. Kessler, « Introducing Aristotle... », art. cit., p. 3 (nous traduisons) : « Mon intention n'est pas d'analyser l'enseignement philosophique propre à Lefèvre ou sa compréhension de l'enseignement philosophique d'Aristote, mais d'examiner son approche d'Aristote et de montrer que ses introductions n'essaient point de faire en sorte que son lecteur comprenne Aristote, mais tentaient de rendre Aristote intelligible au lecteur contemporain : que son but n'était pas de présenter le *xvi*^e siècle à l'auteur de la tradition aristotélicienne, mais de présenter au *xvi*^e siècle un philosophe récemment découvert, avec qui il s'était familiarisé en Italie. » – Force m'est d'avouer que le sens de ces lignes me demeure assez énigmatique.

39 E. Kessler, « La lecture comme acte d'innovation », art. cit., p. 27 : « Pour connaître la réalité, le savant scolastique ne devait pas observer les choses elles-mêmes, mais lire les écrits d'Aristote, qui donnaient une image conceptuelle de l'être véritable des choses. »

40 *Ibid.*, p. 31.

figure d'Aristote reste très limitée : le Stagirite va demeurer longtemps encore, et non seulement à Paris, un pilier essentiel de l'enseignement des sciences. Quant à Lefèvre, il n'a jamais cessé de lui vouer une immense admiration, lui qui voyait en Aristote « le prophète envoyé aux païens, l'équivalent grec du Moïse hébreu⁴¹ ».

Il faut ensuite se demander si la réduction de la doctrine d'Aristote en ses points principaux aboutit à transformer son œuvre en un vaste « réservoir d'idées », où chacun pourrait puiser à sa guise, au service de ses propres fins. C'est, selon Kessler, ce qui aurait donné lieu à une grande variété d'aristotélismes à partir du XVI^e siècle (et bien au-delà), phénomène que les travaux de Charles Schmitt ont, effectivement, bien mis en évidence⁴². Or c'est un fait que ni Lefèvre, ni aucun de ses disciples n'ont développé un aristotélisme propre. Philosophiquement, la lecture d'Aristote par Lefèvre ne présente, à vrai dire, rien de vraiment original, si ce n'est qu'elle est fortement christianisée et toujours dominée par un souci d'orthodoxie, c'est-à-dire de conformité à la Bible⁴³ : chez Lefèvre, cette préoccupation sous-tend toute l'orientation pédagogique. En effet, son but n'a jamais été de procéder à une nouvelle conceptualisation d'Aristote, mais seulement d'offrir, de ce grand philosophe païen, une reformulation accessible en vue de conduire ses étudiants, dans une optique évidemment toute chrétienne, sur une voie qui devait les mener à de plus hautes vérités.

Enfin, faut-il admettre que les *paraphrases*, les *introductions* et les *épitomés* de Lefèvre peuvent – et même doivent – être lues comme un texte autonome ? Dira-t-on qu'elles se donnent à lire comme un texte premier, qui rendrait secondaire, voire superflue, la lecture du texte même d'Aristote ? *A priori*, cette conséquence extrême semble paradoxale. La démarche de Lefèvre rejoint, fondamentalement, celle de tous les humanistes : faire retour aux textes, revenir « aux sources » (« *ad fontes* »), se désencombrer du fatras des commentaires accumulés au cours des siècles précédents. Le grand mérite reconnu à Lefèvre de son vivant, par Thomas More, Mario Equicola, Johannes Reuchlin, est justement d'avoir restauré une claire et saine compréhension du texte d'Aristote⁴⁴. Il est vrai que son évolution ultérieure a conduit Lefèvre à s'éloigner d'Aristote, au profit d'auteurs patristiques ou mystiques, pour ne s'intéresser finalement qu'au texte sacré lui-même, l'Ancien et le Nouveau Testament. Ne pourrait-on alors

41 Voir N. Balley, « *Autant qu'un homme de France* », *op. cit.*, p. 232.

42 Charles Schmitt, *Aristotle and the Renaissance*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1983.

43 Voir Eugene F. Rice, « Humanist Aristotelianism in France. Jacques Lefèvre d'Étapes and his circle », dans A. H. T. Levi (dir.), *Humanism in France at the end of the Middle Ages and in the early Renaissance*, Manchester, Manchester University Press, 1970, p. 132-149 ; et N. Balley, « *Autant qu'un homme de France* », *op. cit.*, p. 235.

44 Voir E. Rice, « Humanist Aristotelianism in France », *art. cit.*, p. 132-133.

croire que, conscient des limites de l'aristotélisme, qui ne représentait pour lui qu'une voie d'accès à la vie spirituelle⁴⁵, il a été amené à considérer que, pour ses étudiants, la lecture du texte aristotélicien était devenue superflue ? Ce serait là une vue bien superficielle. Quand on examine de près ses paraphrases et ses introductions, on voit à quel point il s'est montré respectueux du texte d'Aristote : des numéros imprimés en marge permettent toujours de se référer au passage d'Aristote qui traite de l'objet ou de la notion qu'aborde l'introduction. En outre, dans ses paraphrases, Lefèvre s'est toujours bien gardé de rien ajouter à la lettre d'Aristote, il en a conservé, autant que possible, les termes mêmes. La question de la lecture seconde ou première des paraphrases ne peut être traitée sur un mode purement conceptuel : il faut aussi tenir compte de l'activité éditoriale de Lefèvre. Ses éditions du texte d'Aristote – toujours en traduction latine, certes – sont les *Libri logicorum*, dont il a pris la peine de revoir de près les traductions⁴⁶ ; l'*Éthique à Nicomaque*, avec ses trois versions ; les *Politica* et les *Œconomica* et même, en 1515, la *Métaphysique*. Seules ses paraphrases sur la philosophie naturelle sont restées sans édition correspondante du texte de la *Physique*, du *De anima*, des *Parva naturalia*. Mais l'exemple des *Politica* de 1506 montre l'importance qu'il accordait à la lecture directe des textes : frappé par le fait qu'Aristote, dans les *Politica*, critique fréquemment certaines idées politiques de Platon, Lefèvre a jugé bon pour ses lecteurs de ne pas les régaler uniquement de son propre commentaire ; il a voulu leur donner le moyen d'accéder eux-mêmes, directement, au texte de Platon. Il disposait de la traduction latine de Platon par Marsile Ficin ; comme il n'était pas question pour lui de préparer une édition de la *République* et des *Lois*, il a sélectionné de nombreux passages de ces deux œuvres, qu'il a regroupés en sept sections de cent (*hecatón*) extraits, de longueur variable, et les a insérés, sous le nom d'*Hecatonomia*e, dans son édition des huit livres des *Politica* d'Aristote⁴⁷. Ce choix éditorial illustre bien l'honnêteté intellectuelle de Lefèvre, soucieux de mettre sous les yeux du lecteur le texte même de Platon, traduit par Ficin. Certes, il ne l'a fait que sous une forme tronquée, relevant de son choix, ce

⁴⁵ Voir N. Balley, « *Autant qu'un homme de France* », *op. cit.*, p. 113.

⁴⁶ Les traductions médiévales des *Topica* et des *Sophistici elenchi* étaient si corrompues que Lefèvre a presque dû refaire une nouvelle traduction, comme il le dit dans son épître dédicatoire à Germain de Ganay (Rice, ep. 33, p. 107) : « Et je ne voudrais pas te cacher que la version latine était tellement remplie de fautes et corrompue qu'il m'a presque fallu refaire la traduction sur nouveaux frais » (« *Et id te non latere velim lectionem Latinam usque adeo vitiatam corruptamque fuisse, ut paene novo traductionis labore nobis opus fuerit* »).

⁴⁷ Aristote, *Politicorum libri octo...*, Paris, Henri Estienne, 1506 (*Hecatonomia*e : f. 135v-168r). Voir l'édition, difficilement utilisable, établie par Jean Boisset et Robert Combes, *Hecatonomiarum libri. Texte latin des Hécatonomies de Lefèvre d'Étapes, en parallèle avec la traduction latine de Platon par Marsile Ficin*, Paris, Vrin, 1979.

qui n'en permet pas la pleine intelligibilité⁴⁸ : c'est pourquoi nous pouvons, cinq siècles plus tard, juger cette démarche ambiguë. Quoi qu'il en soit, il est impossible d'admettre la troisième conséquence de l'analyse de Kessler. Lefèvre a toujours œuvré pour la lecture directe des textes. Comment expliquer autrement la publication de la *Métaphysique*, dans la traduction de Bessarion, en 1515, soit plus de vingt ans après ses propres *Introductions* à la même œuvre et à une date où il avait depuis sept ans cessé d'enseigner ?

Une meilleure prise en considération de l'esprit proprement fabriste et du contexte historique parisien s'impose donc avant d'affirmer que « Lefèvre a opéré une révolution dans l'histoire de la philosophie⁴⁹ ». Inspiré de l'exemple des grands philologues d'Italie, l'enseignement de Lefèvre a tendu à retrouver toute la richesse philosophique de l'œuvre d'Aristote⁵⁰. Il n'a pas bouleversé la pratique philosophique parisienne, même s'il a déplacé la position du lecteur face au texte. Certes, il a tourné résolument le dos à la lecture logiciste d'Aristote, au prix d'une « lutte quotidienne contre les terministes⁵¹ » dont l'étude précise serait encore à faire. Cet enseignement combatif visait, avant tout, à soustraire la lecture d'Aristote à ce que Lefèvre tenait pour une « *kakopaideia* » : une « éducation mal orientée », une façon d'aborder les textes sans vraiment chercher à les comprendre, se contentant de raisonnements oiseux, de subtilités captieuses, de sophismes ruinant le sens même de la dialectique. Derrière cette lutte de Lefèvre se cachait aussi une plus haute ambition : au-delà d'une « juste compréhension » d'Aristote, il voulait conduire à la « *sana intelligentia* » d'autres textes, et surtout à l'intelligence des Écritures, dont la vérité était – selon lui – mise à mal par les gardiens officiels. Le renouvellement apporté par son enseignement, tant qu'il est resté limité à la faculté des Arts, n'a pas entraîné de conséquences institutionnelles immédiatement décelables : quand il quitte le collège du Cardinal-Lemoine, à l'automne 1508, sans avoir jamais remis en cause la primauté de la faculté de Théologie, il n'a provoqué aucun bouleversement dans l'organisation académique. Les innovations qu'il a introduites n'ont pas été jugées dangereuses : il apportait seulement de la clarté intellectuelle, et c'était déjà beaucoup. Elles ne devaient révéler toute leur puissance que quelques années plus tard, sur le terrain religieux. Guy Bedouelle a montré que c'est lors de son séjour à Saint-Germain-des-Prés (1508-1521)

48 Sur ce point, voir Jean-Marie Flamand, « Lefèvre d'Étapes and the Politics of Plato: the *Hecatonomia* (1506) », *Journal of the Early Book Society*, vol. 17, 2014, p. 326-347.

49 E. Kessler, « Introducing Aristotle... », art. cit., p. 21.

50 Voir Guy Bedouelle, *Lefèvre d'Étapes et l'Intelligence des Écritures*, Genève, Droz, 1976, p. 28-36 (« À la recherche du véritable Aristote »).

51 A. Renaudet, *Préréforme et humanisme à Paris...*, op. cit., p. 412.

qu'il est entré en pleine possession de sa méthode, notamment à travers Nicolas de Cuse, qu'il avait déjà longuement médité dès 1501 et dont il fut le premier à donner les *Opera omnia* en 1514. Alors, Lefèvre s'est engagé avec audace dans l'explication de l'Écriture. Sans changer de méthode, il a produit – lui qui n'était pas un théologien patenté – des commentaires bibliques. Il a aussi réalisé et fait circuler, bravant l'interdiction, des traductions en français du texte sacré afin de le mettre à la portée des simples. Là se trouve sa véritable force « subversive », celle qui inquiétera grandement la faculté de théologie, quand son œuvre intellectuelle et spirituelle se doublera d'une action réformatrice, menée aux côtés de Guillaume Briçonnet, dans le diocèse de Meaux, dès 1521-1522. Pour Lefèvre, les années d'enseignement passées au collège du Cardinal-Lemoine auront été un temps de fermentation.

LISTE (ABRÉGÉE) DES ÉDITIONS DE LEFÈVRE DE 1492 À 1508

Les dates **en gras** sont des dates de 1^e édition, les dates précédées de → sont des « reprises », qu'il s'agisse de nouvelles éditions, d'émissions ou de rééditions à l'identique, partielles ou totales⁵². En l'absence d'indication de lieu, il s'agit d'éditions parisiennes.

1. AUTEURS PUBLIÉS PAR LEFÈVRE EN RAPPORT AVEC SON ENSEIGNEMENT : PHILOSOPHIE, MATHÉMATIQUES ET MUSIQUE, ASTRONOMIE

a) Philosophie

a1) Aristote, *Physique* et *Métaphysique*

- 1492 [*Totius philosophiae naturalis paraphrases*]
 1498 *Introd. in libros De anima* (in *Janua logicae*, Lyon, S. Champier)
 1500 *De anima* + *In libros De anima introd.* (Leipzig)
 1502 *Paraphrases* + comm. Clich.
 1506 *Introd. in De anima* (+ comm. Clich.)
 1494 *Introd. in Metaphysicam*
 1504 *Paraphr.* + *Dialog. Introd.* + *Introd. in Metaph.* + *Dial. introd. in Metaph.*
 1515 *Metaphysica* (trad. Bessarion)

a2) Aristote, *Éthique* et *politique*

- 1494 [*In Aristot. Ethic. Nicom. Introd.*]
 1497 *Decem librorum Moralium Aristotelis, tres conversiones. Prima Argyropili Byzantii, secunda Leonardi Aretini, tertia vero antiqua per capita et numeros conciliate: communi familiarique commentario ad Argyropilum adiecto*
 → 1500 (Vienne): *Compendiaria in Ar. Ethicen introd.*
 1502 *Artificialis introductio in decem libros Ethicorum* (+ comm. Clich.)
 → 1502 (Deventer) *In Eth. Nicom. introd.*
 → 1504 *Liber Ethicorum Aristot. Joh. Argyropulo trad. + comm. familiar. Fabri*
 → 1505 *Decem librorum moralium tres conversiones* (2^e éd.)

52 Abréviations : « Ar. » = Aristotelis ; « Introd. » = introductio ; « comm. » = commentaire ; « Clich. » = Clichtove ; « Boeth. » = Boethius ; « Eth. Nic. » = *Ethica Nicomachea* ; le symbole « + » vaut pour « accompagné de ».

→ 1506 (Venise), *Artificialis introd. per modum Epitomatis in decem libros Eth. Ar.* (+ comm. Clich.)

→ 1507 *Artificialis introd. In Ethic.* + Clich.

1506 *Politicorum libri octo cum comm. J. Fabri* (→1511/1512 => 1515 → 1526 → 1543)

1508 *Introductiuncula in Politica* (→1512 → 1516 [comm. Clich.] → 1535)

a3) Aristote, *Logique*

1496 *Introductiones logicales* (→ 1497, 1498, 1500 [3^e éd.], 1506)

1503 *Libri logicorum* (→ 1510/1511 → 1520/1521 → 1525, 1531, 1536, 1537, 1543)

b) Mathématiques et musique

1496: Boethius + *Rithmimachiae ludus.*

50 1500 *Epitome compendiosaque introd. in... Boeth.*

1503 *Epitome compendiosaque introd. in... Boeth.* + Clich. + Bovelles, *Introd. in geometriam*

1507 *Introd. in arithmecam* [sic] Boeth. + Jordanus Nemorarius + Clich. + Bovelles

1507 *Epitome in Boeth.*

c) Astronomie

1495 Sacrobosco, *Sphaera* → 1499 (Venise)

→ 1500 Sacrobosco + Bonetus Latensis + Euclides (→ 1503, 1507, 1508, 1511)

2. AUTEURS PUBLIÉS PAR LEFÈVRE SANS LIEN AVEC SON ENSEIGNEMENT:

AUTEURS « RELIGIEUX »

1494 Hermes Trismegistus (→ 1505)

1498 Athenagoras, Xenocrates, *Cebetis Tabula*

1499 Dionysius Areopagita, Ignatius Antiochenus, Polycarpus Smyrnaeus (→ 1502, 1503)

1499 Raymundus Lullus, *Contemplationes* (→ 1505)

1504 Paradysus Heraclitis (= *Historia Lausiaca*), etc.

1504 Onosander, *De optimo imperatore*

1507 Johannes Damascenus, *De fide orthodoxa.*

ASSOCIATION V.L. SAULNIER

Fondateur : Robert Aulotte †

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente honoraire : Nicole CAZAURAN

Président : Olivier MILLET

Vice-présidente : Isabelle PANTIN

Secrétaire général : Alexandre TARRÊTE

Trésorière : Marie-Claire THOMINE

Autres membres du CA : Guillaume BERTHON, Jean CÉARD, Véronique FERRER, Frank LESTRINGANT (directeur du Centre V. L. Saulnier), Jean-Charles MONFERRAN, Catherine MAGNIEN-SIMONIN, Anne-Pascale POUEY-MOUNOU.

MEMBRES DE L'ASSOCIATION V.L. SAULNIER

Yoshiko AIDA-JINNO

Jacqueline ALLEMAND

Louise AMAZAN

Armelle ANDRIEUX

Shotaro ARAKI

Jean-Claude ARNOULD

Soledad ARREDONDO

Sophie ASTIER

Blandine BAILLARD-PERONA

Lison BASELIS - BITOUN

Jean-Dominique BEAUDIN

Yvonne BELLENGER

Christine BÉNÉVENT

Guillaume BERTHON

Alessandro BERTOLINO

Olivier BETTENS

Michel BIDEAUX

Michail BITZILEKIS

Denis BJAÏ

Andrée BLANCHART

Claude BLUM

Sylviane BOKDAM

Françoise BONALI-FIQUET

Florence BOUCHET

Bénédicte BOUDOU

Christophe BOURGEOIS

Thérèse BOUYER

Barbara C. BOWEN

Jean BRUNEL
Emmanuel BURON
Emmanuel BURY
Christine de BUZON
Marie-Pierre CAMUS
Sergio CAPPELLO
Nicole CAZAURAN
Hélène CAZES
Jean CÉARD
Nadia CERNOGORA
Annie CHARON
Françoise CHARPENTIER
Sylvie CHARRIER
Pascale CHIRON
Michel CHOPARD
Christophe CLAVEL
Michèle CLÉMENT
Andrée COMPAROT
Tom CONLEY
Marie-Dominique COUZINET
Antoine CORON
Richard CRESCENZO
Silvia D'AMICO
James DAUPHINE
Hugues DAUSSY
Nathalie DAUVOIS
Colette DEMAIZIERE
Guy et Geneviève DEMERSON
Marie-Luce DEMONET
Adeline DESBOIS
Robert DESCIMON
Diane DESROSIERS
Sylvie DESWARTE-ROSA
Florence DOBBY-POIRSON
Véronique DOMINGUEZ-GUILLAUME
Claude-Gilbert DUBOIS
Véronique DUCHÉ-GAVET
Frédérique DUCROCQ
Alain DUFOUR
Jean DUPÈBE
Max ENGAMMARE
Véronique FERRER
Marie Madeleine FONTAINE
Marie-Madeleine FRAGONARD
Perrine GALAND-HALLYN
Isabelle GARNIER
André GENDRE
Franco GIACONE
Violaine GIACOMOTTO-CHARRA
Jean-Eudes GIROT
Julien GOEURY
Alex GORDON
Rosanna GORRIS
Geneviève GUILLEMINOT-CHRÉTIEN
Akira HAMADA
Valérie HAYAERT
Nathalie HERVÉ
Jacqueline HEURTEFEU
Francis HIGMAN
Brenton HOBART
Grégoire HOLTZ
Mireille HUCHON
Nina HUGOT
Thomas HUNKELER
Michiko ISHIGAMI-IAGOLNITZER
Aya IWASHITA-KAJIRO
Alberte JACQUETIN-GAUDET
Myriam JACQUEMIER
Michel JEANNERET
Jean JEHASSE
Arlette JOUANNA
Elsa KAMMERER

José KANY-TURPIN	Catherine MÜLLER
Edith KARAGIANNIS-MAZEAUD	Emmanuel NAYA
Nicolas KIÈS	Jacques Paul NOËL
Abdenaïm KSIBI	Anna OGINO
Eva KUSHNER	Isabelle PANTIN
Jean-Claude LABORIE	Stéphane PARTIOT
Claude La CHARITÉ	Olivier PÉDEFLOUS
Sabine LARDON	Bruno PETEY-GIRARD
Jean LARMAT	Loris PETRIS
Christiane LAUVERGNAT-GAGNIÈRE	Christine PIGNÉ
Madeleine LAZARD	Aude PLUVINAGE
Julien LEBRETON	Gilles POLIZZI
Nicolas LE CADET	Anne-Pascale POUHEY-MOUNOU
Jean LECOINTE	Marie-Hélène PRAT-SERVET
Sylvie LEFÈVRE	Sandra PROVINI
Thérèse Vân Dung LE FLANCHEC	Suciu RADU
Marie-Dominique LEGRAND	Elise RAJCHENBACH-TELLER
Virginie LEROUX	Anne RÉACH-NGO
Frank LESTRINGANT	Bernd RENNER
Adeline LIONETTO	Josiane RIEU
Catherine MAGNIEN-SIMONIN	François RIGOLOT
Michel MAGNIEN	Yves RONNET
Daniela MAURI	Michèle ROSELLINI
Viviane MELLINGHOFF-BOURGERIE	François ROUDAUT
Daniel MÉNAGER	Dorine ROUILLER
Bruno MÉNIEL	Natacha SALLIOT
Romain MENINI	Zoé SAMARAS
Jean MESNARD	Anne SCHOYSMAN
Olivier MILLET	Gilbert SCHRENCK
Mariangela MIOTTI	Pierre SERVET
Shiro MIYASHITA	Claire SICARD
Jean-Charles MONFERRAN	Joo-Kyoung SOHN
Marie-France MONGE-STRAUSS	Lionello SOZZI
Véronique MONTAGNE	Alice TACAILLE
Alain MOTHU	Kaoru TAKAHASHI
Pascale MOUNIER	Setsuko TAKESHITA

Alexandre TARRÊTE
Jean-Claude TERNAUX
Louis TERREAUX
Claude THIRY
Jean-Claude THOMAS
Marie-Claire THOMINE-BICHARD
Trung TRAN
Angeliki TRIANTAFYLLOU
Caroline TROTOT
George Hugo TUCKER

Toshinori UETANI
Ivana VELIMIRAC
Maurice-François VERDIER
Eliane VIENNOT
Laurent-Henri VIGNAUD
Jean VIGNES
Ruxandra VULCAN
Edith WEBER
Estelle ZIERCHER

TABLE DES MATIÈRES

Le Paris des cosmographes (xvi ^e siècle)	
Frank Lestringant	7

PREMIÈRE PARTIE

LES INSTITUTIONS ET LES RÉSEAUX

La place de Paris dans le réseau des Universités européennes vers 1500	
Jacques Verger	17
Lefèvre d'Étaples et le renouveau de l'enseignement universitaire.....	29
Jean-Marie Flamand	29
Réseaux érasmien autour de l'édition parisienne des <i>Adages</i> (1500)	
Christine Bénévent	51
Le <i>Praelum Ascensianum</i> : carrefour parisien, carrefour européen	
Louise Katz	67
Le réseau européen des correspondants de Guillaume Budé	
Cédric Vanhems	79
Chanter sans partition à Paris vers 1500 : les paroliers sans musique	
Alice Tacaille.....	91

DEUXIÈME PARTIE

LES SOURCES ET LEUR CIRCULATION

Traduire pour la reine. La circulation des traductions autour d'Anne de Bretagne	
Estelle Doudet.....	119
Rémy Roussel (<i>Remigius Rufus Candidus Aquitanus</i>), figure oubliée de l'humanisme parisien	
Olivier Pédeflous	133
Lucien de Samosate à Paris :	
notes complémentaires sur un exemplaire annoté (BnF Rés. Z 247)	
Romain Menini.....	151
Plaute à Paris :	
Diffusion et imitation des comédies plautiniennes au début du xvi ^e siècle	
Mathieu Ferrand	169

Le <i>Thesaurus linguae sanctae</i> de Robert Estienne (1548) : dialogue entre éditions latines et hébraïques Judith Kogel.....	185
---	-----

TROISIÈME PARTIE
LES AUTEURS ET LEUR RÉCEPTION

« Contra Erasmum » : Nouveaux indices de la réception parisienne et universitaire d'Érasme Gilbert Fournier.....	205
Fausto Andrelini ou l'homme carrefour : Italien naturalisé, professeur à Paris et poète royal de Charles VIII à François I ^{er} Sylvie Lefèvre.....	223
Les textes et les hommes à Paris autour de 1500 : Bourguignons, Champenois, Normands et leurs présences dans la capitale Jelle Koopmans.....	241
Les <i>Amours</i> (1513) d'un Belge à Paris : Remacle d'Ardenne, « le plus ancien poète néo-latin d'amour en France » Perrine Galand.....	253
Paris, la croisade, le Concordat de Bologne. Une lecture contextualisante de <i>Morgant le Géant</i> Francesco Montorsi.....	271

QUATRIÈME PARTIE
LES LIVRES DE JOSSE BADE
DANS LES COLLECTIONS DE LA SORBONNE

La production des presses de Josse Bade Louise Katz.....	285
Liste des ouvrages exposés Isabelle Diry.....	291
Index.....	305
Activités de l'association V.L. Saulnier.....	317
Association V.L. Saulnier.....	319